



# ***AU-DELÀ DES ÉTOILES***

Roman de science-fiction – space-opéra

Auteur Manuel Ruiz

## **XIII**

*« ... Constatons l'impossibilité d'entrer dans le Trou Bleu. Décidons de nous mettre en marche et de reprendre le cours normal de notre mission... »*

C'est par ces mots, contenus dans un bref communiqué, que la Commission de Direction informait l'équipage de ce que celui-ci attendait depuis plusieurs semaines. Un soupir de soulagement parcourut tout le vaisseau spatial. C'était terminé. On allait, enfin, repartir.

Mais il restait une formalité bien désagréable à expédier. Le général Sherementiekov comparait devant la Commission. Cette fois, il n'était plus assis à côté de ses membres : il se tenait devant eux, et debout, dans son grand uniforme d'apparat dont les boutons dorés luisaient d'un éclat dérisoire.

Derrière la table, les cinq membres de la Commission le regardaient, le visage grave. Au milieu, John Mapeza, avec les mains entrecroisées.

- Général, après plusieurs heures de discussion, nous avons pris une très pénible décision. Vous êtes destitué de votre poste de commandant. Un remplaçant sera nommé dans les heures qui viennent.

Pas un muscle du visage de Sherementiekov ne tressaillit. Il ne desserra pas les lèvres.

- D'autre part, nous avons décidé de vous infliger 120 heures consécutives d'arrêts de rigueur. Vous serez ramené à votre cabine sous escorte, et des gardes seront placés devant votre

porte. Vous n'aurez pas le droit de sortir, sauf pour raisons médicales. Quant à votre grade de général, vous le conserverez pour l'instant. Mais à la fin de vos arrêts de rigueur, vous serez jugé par un tribunal. Devant celui-ci, vous risquerez de perdre vos étoiles et d'être exclu des cadres militaires du Shaoyang-XV. Bien entendu, vous pourrez choisir votre avocat.

Sherementiekov se tenait de plus en plus droit dans son bel uniforme.

- Général, si vous avez quelque chose à dire, nous vous écoutons.

Non, il n'avait rien à dire. Il était ailleurs.

- Dans ce cas, conclut Mapeza, vous allez être ramené dans votre cabine.

Quatre gardes s'approchèrent et entourèrent celui qui avait été commandant du Shaoyang-XV. Il fit demi-tour et sortit de la pièce, toujours sans un mot.

Le trajet se fit en silence. La porte de la cabine se referma, comme une guillotine. Deux hommes se postèrent devant.

Resté seul, Sherementiekov commença par enlever la belle veste chamarrée qu'il avait enfilée pour affronter la Commission. Il déboutonna le col de sa chemise, pour pouvoir respirer à son aise. Ensuite, il fit les cent pas dans sa cabine.

En fait, il lui fallut près de vingt minutes pour s'apercevoir qu'il s'ennuyait. Il se tourna vers la bibliothèque et observa ses livres, qui avaient accompagné ses jours et ses nuits, qui avaient peuplé sa vie. Il en prit un, se laissa tomber dans un fauteuil et commença à lire.

Sa lecture dura plus d'une heure. Temps au bout duquel il leva la tête pour regarder sa montre. Il brancha l'interphone.

- Ici, le...

Il s'interrompit brusquement. Il avait failli dire : « Ici, le commandant » ! Non, il ne pouvait plus.

- Ici, le général Sherementiekov, dit-il d'une voix neutre. Pouvez-vous m'apporter mon déjeuner ?

La voix de son interlocuteur lui récita le menu, et il choisit.

Un peu plus tard, la porte s'ouvrit et un serveur entra, poussant devant lui un plateau roulant surmonté d'un repas. Il s'inclina avec respect et s'éclipsa. Sherementiekov s'empara d'un plat et des couverts, qu'il posa sur sa table. Il s'assit et commença à manger. Seul le cliquetis du couteau sur l'assiette rompait le silence de la pièce.

Il venait de finir son entrée et entamait son premier plat, quand une curieuse idée le fit s'immobiliser. Il retourna à l'interphone.

- Ici, le général Sherementiekov. Voudriez-vous m'apporter une bouteille de vin, je vous prie ?

Un silence lui indiqua assez clairement la stupéfaction de son interlocuteur.

- Du... Du vin, mon général ?

- Eh bien, oui, je vous ai demandé une bouteille de vin. N'en auriez-vous plus ?

- Oh, si, mon général, nous en avons encore. Mais...

Mais tout le monde savait que Sherementiekov n'avait jamais bu une goutte de vin de sa vie !

- Et quel vin désirez-vous, mon général ? reprit la voix en retrouvant sa contenance.

- Celui qui est sur le menu, répondit-il simplement.

Il retourna s'asseoir et reprit son repas. Quelques minutes après, la porte s'ouvrit silencieusement et le même serveur entra. Il portait un plateau avec une bouteille de vin, une coupe très stylée et un tire-bouchon. Ayant déposé le tout sur la table, il s'apprêtait à ouvrir la bouteille.

- Je vous en prie, je m'en occuperai, l'interrompit Sherementiekov.

Le serveur disparut sans un mot, et la porte se referma. Le général, en effet, déboucha lui-même la bouteille. Il commença ensuite par humer l'arôme du vin à travers le goulot, avant de s'en verser une demi-coupe. Il but lentement une gorgée, puis une autre.

« Eh bien, se dit-il, ce n'est pas si mauvais. Et dire que je me suis privé de ça pendant si longtemps ! »

Il s'immobilisa, la coupe à la main, en prenant conscience de ce qu'il venait de penser. Il s'était privé de tant de choses dans sa vie...

Celle-ci, il s'en apercevait à présent, avait été monotone, sans relief. Pourquoi ? Pourquoi avait-il sacrifié son existence à un rêve ? Son existence, la seule dont il disposait. Et son rêve, qu'il n'avait jamais pu définir avec précision.

La coupe à la main, il se leva et alla mettre en marche son grand écran. Celui-ci projeta une

fois de plus l'image de l'espace, avec deux étoiles indifférentes dans un coin, et au milieu une petite lueur, guère plus grosse qu'un abricot.

Le Trou Bleu.

Sherementiekov le regarda et le regarda encore. Perdu, égaré dans ses pensées. Le repas refroidissait sur la table.

S'il s'était trouvé quelqu'un dans la pièce, il aurait vu une larme, une seule petite larme, couler doucement sur la joue du vieux général.

Mais il n'y avait personne.

\*       \*  
\*

Cécile entra dans la cafétéria. Elle prit son plateau-repas et alla s'asseoir. Ses gestes étaient dépourvus de tout enthousiasme quand elle commença à manger.

Autour d'elle, toutes les conversations portaient sur le même sujet. A chaque fois qu'elle entendait prononcer le nom de Tien, elle frissonnait. Bien sûr, tout le monde s'attristait devant le sort funeste qui avait frappé le jeune lieutenant. Mais sa souffrance personnelle était multipliée par deux, car il lui fallait aussi cacher la liaison qu'elle avait partagée avec le défunt.

D'ailleurs, elle avait été tentée de se rendre à la morgue, mais elle s'était battue contre elle-même pour n'en rien faire. Elle n'aurait pu supporter de voir inerte et sans vie ce corps qui s'était frotté contre le sien.

Au milieu de ces noires pensées, elle vit entrer Alessandra dans la cafétéria. Son assistante alla prendre son plateau-repas et vint s'asseoir à son tour.

- Eh bien, voilà, dit-elle. C'est décidé : nous partons. Dans quelques heures, le vaisseau se mettra en marche et nous nous éloignerons du Trou Bleu.

- Quel dommage que nous ne l'ayons pas fait avant, répondit Cécile. Ces pauvres gens seraient encore en vie : les quatre de l'appareil soi-disant temporel et Tien Monser.

- Oui, c'est triste, bien sûr. Surtout pour Hua Yin. Tien Monser, bôf, c'est différent : cet imbécile l'a un peu cherché.

Une telle réflexion fit lever la tête à Cécile.

- Pourquoi le traites-tu d'imbécile ?

- Voyons, tout le monde savait qu'il était à moitié fou ! s'écria Alessandra. Il avait failli plusieurs fois se faire renvoyer des Pilotes Extérieurs : il n'obéissait pas aux ordres et il provoquait ses supérieurs. Enfin, il se prenait pour l'inventeur de la poudre. Quant à entrer dans le Trou Bleu avec un simple scaphandre, sans protection... Un fou, te dis-je !

Cécile se sentait gagnée par un sentiment contraire à sa profession de psychologue : la colère.

Un fou ? Oui, Tien Monser était, d'une certaine façon, un fou. Mais Alessandra ignorait combien cette folie pouvait devenir douce et belle. Cécile tenta de le lui expliquer.

- Ce garçon n'était pas fou. Il poursuivait un rêve, voilà tout. C'est si rare, les gens qui poursuivent un rêve. Il devrait y en avoir davantage.

- Davantage ? s'étrangla Alessandra. Mais où irions-nous alors ? Ecoute, je ne me réjouis pas de ce qui lui est arrivé, mais il l'a cherché. C'était un imbécile.

Cécile la regarda fixement.

- Et si je te disais que j'ai couché avec lui ?

La pauvre Alessandra en resta la fourchette en l'air.

- Avec... Avec qui ?

- Avec le lieutenant Tien Monser, cet imbécile.

Sa collègue mit un temps à reprendre son souffle. Puis elle sourit faiblement.

- Oh, je t'en prie, Cécile, quelle plaisanterie. C'est d'un goût très... douteux.

- Pourquoi une plaisanterie ? Un soir, je suis rentrée dans ma cabine, et je l'ai trouvé sur mon lit.

Je l'y ai rejoint et nous avons fait tout ce qu'un homme et une femme peuvent faire à cet endroit.

La malheureuse Alessandra nageait dans la stupéfaction.

- Oh, voyons, Cécile, c'est impossible.

- Pourquoi impossible ?

- Enfin, ce n'est pas du tout ton genre : tu ne ferais jamais une chose pareille !

Puis l'assistante regarda en biais sa supérieure hiérarchique.

- Vraiment, Cécile, je te trouve bizarre en ce moment. Tu devrais prendre quelques jours de repos. Kovacs et moi pouvons nous occuper du service.

Cécile s'était bien doutée que son amie ne la croirait pas. Qui, d'ailleurs, à bord de ce vaisseau spatial, aurait pu croire que madame Cécile Montigny, la très sérieuse Directrice des Services Psychologiques, avait pu plonger dans la volupté avec un gamin assez jeune pour être son fils !

Elle soupira en reprenant son repas.

-Tu as raison, dit-elle. Je suis très éprouvée, et je dis n'importe quoi. Veux-tu savoir ce qui me met en colère ? Le sort fait à ce pauvre Sherementiekov.

- Pauvre ? s'étonna Alessandra. Enfin, c'est quand même lui qui a conduit Tien Monser à la mort, avec ce projet fou de trouver un orifice dans le Trou Bleu. Tu sais où cela a conduit le jeune homme.

- Parce que tu considères que Sheremetiekov est le seul coupable ? Ma chère, nous sommes tous coupables. Tous, tant que nous sommes à bord de ce vaisseau spatial. Si ce projet était fou, nous devons les empêcher de le mettre à exécution. Or, qui s'est donné la peine d'intervenir ? Personne ne disait rien, ne faisait rien. Nous sommes aussi coupables que Sherementiekov.

- Mais il n'y a pas que cela, insista Alessandra. Il y a aussi tout le reste : c'est lui qui a insisté pour qu'on entre dans le Trou Bleu. La plupart des membres de la Commission ne souhaitaient que l'étudier un peu, et puis s'éloigner. Mais lui a insisté, et cinq personnes sont mortes pour cela.

- Ma petite, répliqua Cécile, tu sais parfaitement, et tout l'équipage le sait, que cette responsabilité est largement partagée par le respectable Président de la Commission. S'il s'était réellement comporté comme tel, ces personnes seraient peut-être encore en vie.

Elle acheva son verre d'un trait.

- Bon, il est temps d'aller au bureau.

Alessandra eut l'air franchement navrée.

- Oh, Cécile, j'ai oublié de te dire que je n'étais pas en service aujourd'hui : j'ai pris un jour de congé.

- Vraiment ? Alors, pourquoi es-tu venue manger ici ?

- J'avais rendez-vous avec quelqu'un. D'ailleurs, le voilà. Pardonne-moi de te quitter.

Elle se leva et traversa la cafétéria. Cécile la vit rejoindre un garçon très jeune, portant l'uniforme des Services Scientifiques. Elle se jeta dans ses bras et ils échangèrent un baiser. Ensuite, ils s'éloignèrent en riant, bras-dessus, bras-dessous.

Le coeur de Cécile s'était serré à cette vision : Alessandra avait trouvé l'amour. Elle avait quelqu'un. Elle, Cécile, n'avait plus personne.

Avec des gestes lourds, elle se leva et alla déposer son plateau. Puis elle partit à travers les coursives et déambula longuement, sans se donner la peine d'emprunter un aérotram. Elle arriva donc au service avec pas mal de retard. Ce qui ne manqua pas de surprendre ses collègues, habitués à plus de ponctualité chez leur directrice.

Elle ne répondit même pas à leurs interrogations et s'isola dans son bureau. Les dossiers lui permirent de détourner son angoisse.

Elle n'avait pas vraiment envie de répondre aux appels. Quand l'un d'eux insista, elle dut néanmoins se forcer.

- Madame Montigny, j'écoute.

A l'autre bout, la voix haletante et affolée de John Mapeza la fit sursauter.

- Madame, je vous en prie, venez vite !

Elle se raidit sur son siège, sachant déjà qu'une catastrophe venait de se produire.

- Aller dans votre cabine ? Mais...

- Non, non, pas dans ma cabine. Je me trouve dans la Grande Cale. Venez vite !

- Mais que se passe-t-il donc ?

Ce qu'elle entendit alors fut comme un coup de massue.

- Le général Sherementiekov s'est échappé. Il a tué les deux gardes qui surveillaient sa cabine. Ensuite, il est descendu dans la Grande Cale, il a tué un troisième homme et il s'est emparé d'un Explorador. Maintenant, il menace de le faire exploser si on ne le laisse pas partir dans l'espace...

## XIV

La petite pièce était pleine de monde. Tous les regards se posèrent sur Cécile quand celle-ci apparut. Mapeza l'accueillit, visiblement très inquiet.

- Madame, vous voici enfin. Je vous en prie, aidez-nous à raisonner le général.

- Un instant, dit-elle. Pourquoi faites-vous appel à moi ?

Mapeza eut l'air surpris par la question.

- Eh bien, je crois savoir que vous entretenez de bonnes relations avec lui. Alors, il vous écoutera peut-être. En ce qui nous concerne, nous avons tout essayé, mais il reste sourd à nos appels.

- Où est-il ? demanda-t-elle .

- Je vais vous montrer.

Toutes les personnes présentes s'écartèrent. A travers une grande baie vitrée, Cécile vit la vaste cale où on entreposait les appareils de vol. Au milieu, un Explorador apparaissait, immobile et complètement isolé. Elle n'apercevait rien, ni personne autour de lui.

- Il est là-dedans ? interrogea-t-elle.

- Oui. Il a tué un homme qui l'avait surpris et il est monté à bord. Ensuite, il a fait rouler l'appareil jusqu'à cet endroit, c'est-à-dire sur la trappe de sortie. Seulement, celle-ci ne peut s'ouvrir qu'à partir d'ici. Alors, il a appelé l'officier de service et a demandé qu'on la lui ouvre. Sinon, il menace de faire sauter l'Explorador, et lui avec.

- Le faire sauter ? s'étonna Cécile. Mais il n'y a aucun armement à bord.

Mapeza dut lui expliquer.

- Il suffit de mettre en marche l'équipement post-électronique et, au lieu de décharger l'énergie vers l'extérieur, de la propulser vers l'intérieur. Cela suffit largement à détruire un appareil comme celui-ci en moins d'une minute.

Mais Cécile n'était plus seulement étonnée : elle commençait aussi à se sentir un peu agacée. Tous ces gens qui la regardaient, qui l'attendaient comme un Messie... Elle soupçonnait quelque chose de suspect.

- Enfin, dit-elle, tout cela me semble un peu irréel : un homme seul, enfermé dans un Explorador, qui tient en échec tout l'équipage d'un vaisseau comme celui-ci ! Il doit y avoir moyen de monter à bord et de maîtriser Sherementiekov.

- Nous avons déjà essayé, répondit Mapeza. Nous voulions le distraire en parlant avec lui au micro, pendant que des hommes s'approchaient silencieusement pour le surprendre. Il s'en est aperçu : ses sens semblent surdéveloppés. Il a poussé des cris hystériques, et nous avons préféré renoncer.

Tout cela paraissait de plus en plus obscur à Cécile. Car quelque chose lui échappait.

- Mais que demande-t-il donc ?

- Je vous l'ai dit : il veut qu'on lui ouvre la trappe pour sortir dans l'espace.

- Mais pour aller où ?

- Eh bien, il veut entrer dans le Trou Bleu.

Evidemment. Etait-elle sotte de n'y avoir pas pensé !

- Je vous en supplie, poursuivit Mapeza, faites quelque chose. Prenez le micro et parlez-lui. Essayez de le convaincre de se rendre.

Elle tourna légèrement la tête : tout le monde la regardait. Alors, elle comprit : ce brave Mapeza n'avait pas changé. Une fois de plus, il voulait se décharger de ses responsabilités et il cherchait quelqu'un pour cela. Ce quelqu'un, il l'avait trouvé : elle. Allons, cette brave madame Montigny est amie de Sherementiekov : elle parviendra bien à le convaincre. Quant à moi, je m'en lave les mains !

Furieuse, elle fut tentée de laisser planté là tout ce joli monde. Mais elle fit un effort : tout près, il y avait Sheremetiekov, qu'elle avait appris à connaître et à apprécier, dont elle savait qu'il

valait beaucoup mieux en tant qu'être humain. Pour cet homme, elle devait faire quelque chose.

Mais une pensée lui traversa l'esprit.

- Un moment, vous me demandez de convaincre Sherementiekov de se rendre. Mais... ensuite ? Que ferez-vous de lui ?

Mapeza la regarda avec étonnement. Car cette question était vraiment étonnante ! Cécile n'avait-elle donc pas compris ? Pour s'échapper et monter dans l'Explorador, Sherementiekov avait tué trois hommes. Trois meurtres. Or, les meurtriers sont jugés par les tribunaux. Et, en général, ils sont condamnés. Le Shaoyang-XV était une ville, et comme toute ville, il avait une prison.

Cécile se sentit atterrée.

- Mais que vais-je dire à cet homme ? Comment vais-je le convaincre de se rendre ? S'il accepte, le reste de sa vie n'aura rien de réjouissant !

- Madame, si nous le laissons sortir, il va se jeter sur le Trou Bleu et il va s'écraser sur le Mur Invisible.

C'était comme des coups de marteau à répétition sur la tête de Cécile. Et Mapeza, hypocrite, qui insistait :

- Je vous en supplie, madame, vous êtes notre dernier espoir...

Elle haussa les épaules : tout cela n'était rien d'autre que de l'absurdité. Autant la pousser jusqu'au bout.

Elle se laissa tomber sur un siège devant un micro. La baie vitrée lui permettait de voir la Grande Cale. Tout en bas, le sol brillant sous la violente lumière, et au milieu, elle apercevait l'Explorador, isolé, solitaire, semblable à une forteresse.

Elle tenta d'imaginer Sherementiekov à l'intérieur. Était-il aux aguets dans le poste de pilotage ? Ou faisait-il les cent pas à l'arrière ?

Elle s'efforça de respirer pour se calmer. Puis approcha sa bouche du micro.

- Commandant, dit-elle doucement. Commandant, si vous m'entendez, répondez-moi. Je suis Cécile Montigny.

Un silence. Là-bas, au milieu de l'immense pièce, l'Explorador était toujours immobile.

- Commandant, tenta-t-elle à nouveau. Je sais que vous m'entendez. Répondez-moi.

Encore le silence. Enfin, une voix résonna dans les haut-parleurs de la pièce.

- Que voulez-vous, madame ?

Elle frissonna. Certes, elle reconnaissait la voix de Sherementiekov. Mais le timbre était maintenant complètement différent. Elle prit alors conscience de ce dont elle aurait dû se douter : cet homme avait changé. Il était dans un autre monde, et elle ne pourrait l'en faire revenir.

- Commandant..., reprit-elle.

- Je ne suis plus commandant ! s'écria la voix.

- C'est vrai, pardonnez-moi. Général, je voudrais vous parler.

- Que faites-vous là, madame Montigny ? Vous êtes descendue de votre service pour assister au spectacle ?

- Je suis venue car on m'a demandé de vous parler, expliqua-t-elle doucement.

- Ah, je comprends, maintenant ! Les autres ont vu qu'ils ne pouvaient rien contre moi et ils ont fait appel à vous pour tenter de m'amadouer. Ils se sont dit que vos douces paroles suffiraient à me désarmer. Eh bien, ils se sont trompés ! Dites à ce lâche de Mapeza que je ne me rendrai jamais. Si quelqu'un approche, je me fais exploser.

- Mais, général, que voulez-vous donc faire ? Si vous sortez, vous allez vous perdre dans l'espace.

- Madame, je veux entrer dans le Trou Bleu. Je vais être le premier à réussir et à savoir ce qu'il y a derrière.

Sa détermination était manifestement totale. Cécile s'apercevait bien que tous ses efforts seraient inutiles. Son cœur se serrait.

- Général, essayez de comprendre : devant le Trou Bleu, il y a le Mur Invisible, que personne ne peut franchir. Tous les appareils qui ont essayé ont explosé, et même les décharges les plus fortes n'ont pu le percer. Si vous vous jetez dessus, vous connaîtrez le même sort que les autres, général.

- Je préfère cela, madame, à l'idée de repartir. Je ne repartirai jamais. Je me tuerai en entrant dans le Trou Bleu, ou je réussirai à y entrer, mais je ne repartirai pas. Pour la dernière fois, je vous demande d'ouvrir la trappe et de me laisser sortir.

Un silence. Puis la voix de Sherementiekov reprit, plus calme.

- Vous m'avez déçu, madame Montigny.

L'émotion s'empara de Cécile : l'homme qui lui parlait avait vraiment été son ami. Maintenant, elle cherchait désespérément un moyen de l'aider. En sachant qu'elle ne le trouverait pas.

- Vraiment ? Et en quoi vous ai-je déçu, général ?

- Je pensais que vous étiez différente des autres. Je me suis trompé, malheureusement.

- Et pourquoi pensiez-vous que j'étais différente des autres ? En ce qui me concerne, je ne l'ai jamais prétendu.

- Je pensais que vous pourriez comprendre mon rêve, et m'aider à le réaliser.

Elle se sentit terriblement gênée : elle était entourée de gens. Comment, dans ces conditions, poursuivre une conversation qui devenait si intime ?

- Général, je vous ai déjà dit que je comprenais parfaitement votre rêve, et je suis certaine que vous vous en souvenez. Simplement, vous me demandiez de le partager, et cela, je ne le pouvais pas. Essayez de comprendre, général, je vois le monde à ma manière, avec mes yeux. Et vous, avec les vôtres. Voilà pourquoi je ne pouvais pas partager votre rêve. Mais je l'ai toujours respecté.

- Si vous le respectez, aidez-moi à le réaliser.

- Général, vous me demandez de vous aider à mourir. C'est hors de question. Je vous en supplie, descendez de cet appareil et rendez-vous. Je vous le promets : on vous ramènera dans votre cabine sans vous faire de mal.

- Je ne veux pas retourner dans ma cabine : je veux sortir dans l'espace. Dites-leur d'ouvrir la trappe.

Cécile, alors, n'arriva plus à se contenir. A sa grande surprise, et plus encore à celle des gens qui l'entouraient, elle se mit à crier dans le micro.

- Mais enfin, général, arrêtez cette folie ! Elle a déjà coûté la vie à huit personnes, et vous allez être la neuvième si vous essayez d'entrer dans le Trou Bleu. Abandonnez ce projet dément ! Si vous ne le faites pas pour vous, faites-le pour moi.

- Vous ? s'étonna Sherementiekov.

- Oui, général, moi. Ne voyez-vous pas que je souffre ? Je suis désespérée en pensant à ce que vous allez devenir ! Vous êtes là, devant moi, dans cette boîte de fer, tout près d'exploser sous mes yeux, et en plus vous me demandez de vous aider à vous suicider ! Alors, si vous arrivez à discerner quelque chose à travers votre psychonévrose obsessionnelle, essayez de comprendre cela : je souffre !

Le silence se fit dans les haut-parleurs. Elle craignit que Sherementiekov eut coupé la communication. Mais la voix du général se fit à nouveau entendre.

- Pardonnez-moi, madame. Je suis réellement désolé de vous faire souffrir. Je ne le voulais vraiment pas. Je reconnais, en effet, que vous avez été, avec Tien Monser, la seule à m'écouter. Alors, essayez de me comprendre une dernière fois. Je vous ai expliqué que toute ma vie a été consacrée à un rêve. Ce rêve, je l'ai approché le jour où nous avons découvert le Trou Bleu. Si je m'en vais à présent, ma vie n'aura eu aucun sens. C'est impossible. Mon existence doit s'arrêter ici. Je vais peut-être exploser en heurtant le Mur Invisible, ou je vais peut-être réussir à entrer dans le Trou Bleu. Mais je ne repartirai pas. Car je ne peux pas repartir.

Cécile ouvrit la bouche pour répondre. Puis la referma. Elle venait de prendre conscience de l'inutilité de ses efforts. Les paroles de Sherementiekov avaient été assez éloquentes. Ses paroles, et surtout le timbre de sa voix, très doux, presque chaleureux.

Il s'était adressé à elle, et seulement à elle, oubliant volontairement que d'autres personnes l'écoutaient. Et elle, elle cherchait quelque chose à dire, à faire. Elle ne trouvait rien. A travers la baie vitrée, elle regarda encore l'Explorador, immobile et isolé, et imagina une dernière fois l'ancien commandant à l'intérieur. Avec sa barbe, et un regard qui devait être bien triste.

Elle soupira et se leva. Puis elle regarda Mapeza.

- Ouvrez la trappe, et laissez-le partir.

Mapeza sursauta, comme toutes les personnes présentes dans la pièce.

- Comment ! Mais que dites-vous ? Le laisser partir ? Mais il va se jeter sur le Trou Bleu, et se tuer !

Cécile le regarda dans les yeux.

- Et s'il accepte de se rendre, que deviendra-t-il ? Une vie entière en prison, cela vous paraît-il attirant ?

- Mais c'est un meurtrier ! protesta Mapeza. Il a tué trois hommes.

- Pensiez-vous que je l'avais oublié ? Voilà pourquoi je vous demande de le laisser partir : fini pour fini, il a au moins le droit de choisir sa fin.

Mapeza prit un air franchement désolé.

- Madame, je ne m'attendais pas à cela. J'ai fait appel à vous parce que vous êtes psychologue, et que je pensais que vous pourriez nous aider. Or, vous ne nous êtes d'aucun secours.

Furieuse, Cécile faillit lui sauter dessus.

- Monsieur le Président, si vous vous obstinez, cet homme va exploser sous nos yeux. Laissez-le partir. Ensuite, vous pourrez rentrer dans votre cabine et arroser votre bonsaï. Avec beaucoup d'amour, comme vous dites.

Mapeza eut un haut-le-corps. Il ne trouva rien à répondre, et alla rejoindre ses collègues de la Commission. Ils sortirent dans le couloir pour discuter.

Cécile regardait à travers la baie vitrée et ne pouvait détacher les yeux de cet Explorador immobile au milieu de la grande pièce.

Les membres de la Commission revinrent. Mapeza n'avait pas l'air très satisfait. Sa voix s'avéra mal assurée.

- Ouvrez la trappe et laissez sortir l'Explorador.

Devant la surprise générale, il dut préciser.

- Mais attendons vingt minutes. Ainsi, nous aurons le temps d'affrêter quelques modules individuels qui décolleront juste après lui et le rattraperont.

- Mais que pourront-ils faire ? objecta quelqu'un. Il leur sera impossible d'arrêter un Explorador en plein vol.

- Ils pourront peut-être l'empêcher de se jeter sur le Trou Bleu. Allons, préparons-nous.

Des hommes partirent dans tous les sens. Tout le monde oublia la présence de Cécile et elle en profita pour s'isoler dans un coin de la pièce.

Vingt minutes plus tard, la lourde trappe se détacha du plancher de la Grande Cale et descendit très doucement. L'Explorador se retrouva suspendu sous le ventre du Shaoyang-XV.

Sur les écrans, on le vit décoller et s'élancer dans l'espace. Il décrivit une large courbe et fit demi-tour. Tout-de-suite après, six modules individuels partirent à leur tour.

A bord du vaisseau spatial, la vie s'était paralysée.

\* \*  
\*

Le général Sherementiev était toujours en chemise. Il n'avait pas remis sa veste d'uniforme pour s'échapper. En revanche, ses cheveux gris étaient toujours soigneusement rejetés en arrière.

Il guidait l'Explorador d'une main très sûre. Aucun de ses doigts ne tremblait. Il ne ressentait d'ailleurs aucune nervosité.

Ses cadrans lui signalèrent des présences autour de lui : des modules individuels qui l'accompagnaient. Il ne s'inquiéta pas : ces petits appareils ne pouvaient pas l'aborder, ni lui barrer la route. Quant aux armes, il savait bien qu'ils ne s'en serviraient jamais contre lui.

Alors, il reporta toute son attention vers l'avant. Là-bas, tout au loin, il voyait une lueur. Ses yeux se plissèrent : c'était elle. Elle approchait.

La lueur s'élargit, se dilata, prit peu à peu une forme circulaire. Peu à peu aussi, elle changea de couleur, vira du blanc vers le bleu, d'abord très pâle, puis de plus en plus vif. Sherementiekov préparait déjà la manoeuvre d'approche.

Autour de lui, il sentait presque physiquement la présence des modules individuels qui voletaient comme des moustiques. A ce moment, le petit haut-parleur du tableau de commande se mit à grésiller. La voix de Mapeza résonna dans le poste de pilotage.

- Général, ici le Président de la Commission de Direction. Je vous en supplie, ne faites pas cette folie. Vous allez exploser et vous tuer. Revenez à bord. Je vous promets que le tribunal sera clément : vous n'étiez pas maître de vos actes au moment où vous avez commis ces meurtres...

Sherementiekov tendit un bras et éteignit sèchement le haut-parleur. Puis il regarda devant lui et ne pensa à rien d'autre.

Il s'approcha assez rapidement. Des chiffres défilant sur un cadran lui signalaient où se fixer en orbite. Il s'accrocha à cet endroit. Aussitôt, l'Explorador partit pour accomplir une véritable révolution autour du Trou Bleu.

Celui-ci, qui recouvrait à présent tout le champ de vision, se déplaça majestueusement vers la gauche. Puis la bordure, et l'espace qui réapparaissait. Ensuite, l'Explorador passa derrière et Sherementiekov ne vit plus que des étoiles.

Les silhouettes des modules individuels tracèrent aussi quelques arabesques, mais Sherementiekov y resta indifférent. Ils n'existaient plus pour lui. L'Humanité entière n'existait plus pour lui.

Achevant son orbite, il revint vers le Trou Bleu qui s'étala à nouveau sous ses yeux. Il l'observa : comme il était beau... Au-dessus de la barbe, les yeux du général s'écarquillaient. Ses prunelles étaient rouges. Du rouge de la folie.

L'Explorador s'immobilisa à l'endroit prévu. Les chiffres s'alignèrent sur un cadran, indiquant la trajectoire à suivre. Les mains de Sherementiekov ne tremblaient pas pendant qu'il bouclait sa ceinture de sécurité. Ses yeux ne cillaient pas. Aucun des muscles de son visage ne frémissait.

Il allait accomplir son rêve. Il allait entrer.

Le doigt sur le bouton, il prit une dernière et profonde aspiration. Puis il appuya. Toute l'énergie de l'Explorador se déchaîna. L'appareil fut propulsé vers l'avant, et le rideau bleu approcha à une vitesse vertigineuse.

Le général fut écrasé contre le siège, et sa tête horriblement tirée en arrière. Très vite, il s'enfonça dans l'écume bleue qui recouvrit toute la vitre.

Alors, il pensa au Mur Invisible. Il allait bientôt le rencontrer. Allait-il le heurter et exploser ?

Non. Il en eut la certitude : il allait entrer. Il allait percer le Mur Invisible. Ou bien celui-ci allait s'écarter. De toute façon, une seule pensée l'habitait désormais : il allait entrer, il allait entrer...

Sur les rides du visage, les grands yeux s'arrondissaient de folie.

L'Explorador fonçait toujours dans l'écume bleue. Il allait entrer, il allait entrer...

Soudain, un choc terrible le souleva. Il décolla du siège, malgré la ceinture de sécurité. La vitre, l'écume bleue disparurent. Tout disparut.

Dans sa tête, il n'y eut plus que des cercles multicolores qui tournoyaient diaboliquement. Puis il plongea dans le noir, et ne vit plus rien, n'entendit plus rien, ne ressentit plus rien.

\* \*  
\*

Sur les écrans du Shaoyang-XV, une flamme s'éleva. Tous les coeurs se serrèrent.

Là-bas, les modules individuels tournaient avec désespoir autour du Trou Bleu. Ils ne voyaient plus rien. L'Explorador semblait s'être englouti. Le gigantesque puits bleuâtre apparais-

sait encore plus effrayant.

Les réserves d'énergie commençaient à fondre et il fallait envisager le retour au vaisseau spatial.

Enfin, l'un d'eux découvrit quelque chose. L'arrière d'un fuselage, qui flottait dans l'espace, sectionné, cabossé, torturé. Tous s'approchèrent pour l'examiner, et ils le reconnurent sans peine.

Il s'agissait de l'arrière d'un Explorador. Celui qu'ils avaient poursuivi en vain. C'était tout ce qui restait de lui.

Le général Dimitri Sherementiekov avait heurté le Mur Invisible à la vitesse maximale, et il avait explosé. On ne retrouva aucune trace de son corps.

Cécile était étendue en travers de son lit, et lisait. Sans, manifestement, beaucoup d'intérêt. Une voix l'interpella, venant de l'extérieur.

- Madame Montigny, me permettez-vous d'entrer ?

Elle reconnut John Mapeza.

- Entrez, monsieur le Président. Vous connaissez le code.

La porte s'écarta et laissa passer le visiteur. Il commença par jeter un regard sur le désordre de la cabine. Suffisamment étonné pour exprimer que telle n'était pas vraiment l'opinion qu'il se faisait de Cécile...

Celle-ci n'eut d'ailleurs même pas la déférence de se lever pour l'accueillir. Il préféra ne pas relever cette incorrection.

- Madame, je suis venu vous voir car votre situation à bord de notre vaisseau est devenue tout-à-fait anormale. Depuis 48 heures, vous n'êtes plus sortie de votre cabine, et vous ne vous présentez plus à votre travail. C'est votre adjoint, M. Sandor Kovacs, qui s'occupe de diriger les Services Psychologiques. Or, vous n'êtes pas en congé, et vous n'avez présenté aucun certificat de maladie. Votre absence est donc irrégulière.

Cécile ne leva pas la tête. Elle lisait toujours.

- Madame, je suis conscient que les derniers événements vous ont beaucoup troublée. Mais si tel est le cas, présentez au moins un certificat médical en règle.

Toujours pas de réponse de Cécile.

- Madame, je ne puis tolérer plus longtemps une telle attitude. Vous continuez à percevoir votre salaire alors que vous ne travaillez plus. C'est d'une totale incorrection vis-à-vis de vos collègues. Je vous demande de rejoindre votre poste.

Cécile posa enfin son mémolivre.

- Je ne suis pas malade. Si je ne vais plus à mon travail, c'est parce qu'il ne m'intéresse pas. D'ailleurs, il ne m'a jamais intéressée.

Mapeza préféra ne pas se vexer, mais sa surprise ne diminuait pas.

- Madame, je ne vous reconnais plus. Vous étiez sérieuse, travailleuse. Que vous est-il arrivé ?

- Rien de grave : j'ai vu mourir des êtres humains, de mort violente. Pas de quoi troubler une personne saine et équilibrée.

- Je pensais, dit Mapeza, qu'une psychologue résisterait mieux à un choc de ce genre.

- Vous vous trompiez. Les études de psychologie permettent de connaître les autres, pas de se connaître soi-même. Moi-même, je pensais me connaître, jusqu'à ces dernières semaines.

Pensif, Mapeza marcha jusqu'au mur, puis revint.

- Très bien, madame. Je vais faire venir un médecin, et il établira un certificat de maladie. Ainsi, votre situation sera régularisée.

Elle haussa les épaules.

- Si vous le désirez. Mais à l'expiration de ce congé-maladie, je ne retournerai pas au service. D'ailleurs, je n'y retournerai jamais. Je n'ai plus envie de travailler.

Mapeza se fit suppliant.

- Madame, ressaisissez-vous : si vous persistez dans cette attitude, nous serons obligés de ne plus vous verser votre salaire. La mort de Sherementiev nous a tous bouleversés. Mais nous n'y pouvons plus rien.

Elle regarda la cabine en désordre.

- Monsieur le Président, Sherementiev est mort en poursuivant un rêve. Et vous, quel rêve poursuivez-vous ? Un seul, je crois : votre cher petit bonsaï. Tenez, vous devriez aller le retrouver : il vous appelle.

Mapeza sursauta, cette fois vraiment blessé. Il choisit de se draper dans sa dignité.

- Madame, j'ai fait preuve d'assez de patience. Si dans 24 heures, vous ne vous êtes pas

présentée à votre service, je réunirai la Commission de Direction pour traiter de votre cas.

Il s'éloignait vers la porte, mais Cécile le rappela.

- Au fait, pouvez-vous me dire quand nous allons enfin repartir de cet endroit épouvantable ?  
Mapeza regarda sa montre.

- Dans 51 heures exactement, nous quitterons notre orbite et reprendrons le cours normal de notre mission.

Il sortit et la porte coulissa derrière lui.

Cécile se leva et commença à faire les cent pas. Depuis deux jours, en effet, elle n'était plus sortie de sa cabine. Elle s'était en quelque sorte retranchée de la vie du vaisseau spatial. Hua Yin morte, Tien mort, Sherementiekov mort... Plus rien ne l'intéressait. Mapeza avait raison : elle n'était plus la même.

En fait, et elle s'en apercevait à présent, son changement avait commencé avant la mort de ces personnes. Son comportement s'était modifié, et elle avait été la dernière à le remarquer.

Elle s'arrêta soudain et regarda sa cabine. Que lui était-il arrivé ? Elle se souvint que, quelques semaines plus tôt, elle se réveillait entre ces murs et qu'elle était une femme, qu'elle croyait bien connaître. Maintenant, cette cabine était différente, ces murs étaient différents, et elle était différente.

Qu'est-ce qui avait changé ?

Rêveusement, elle alluma son écran personnel. Sur celui-ci, l'image de l'espace, avec quelques étoiles. Et au milieu, une petite lueur, toujours la même. Celle de ce lointain et mystérieux Trou Bleu.

Voilà ce qui avait tout changé. Le Trou Bleu.

Il était un révélateur. C'était lui qui avait obligé chaque membre de l'équipage à se montrer tel qu'il était réellement. C'était lui qui avait poussé Hua Yin, jeune fille timide, à risquer sa vie pour lui donner un sens. C'était lui qui avait poussé Sherementiekov, commandant inflexible, à manifester ses tendances mystiques. C'était lui qui avait poussé Tien Monser à donner libre cours à sa fougue et son inconscience. C'était lui qui avait mis cruellement en lumière l'incapacité de John Mapeza.

Le Trou Bleu avait mis à nu tous ceux qui avaient tourné en orbite autour de lui.

Et elle...

Elle aussi avait changé. Sans savoir pourquoi, comment, ni à partir de quand. Mais elle avait changé, et le découvrait à chaque instant.

Elle éteignit son écran et, avec des gestes mécaniques, se prépara un repas. Elle le posa sur la table et le mangea. Un repas solitaire, triste.

Ensuite, elle reprit son mémolivres et lut pendant deux heures. Un bâillement mit fin à sa lecture. Elle ôta sa combinaison, se glissa sous la couverture et coupa la lumière. Elle se tourna et se retourna avant de pouvoir trouver le sommeil.

\*        \*  
          \*

La flamme dans l'obscurité. Elle s'élargit, grandit. Elle devint lumière. Celle-ci occupa tout l'espace, et se fit aveuglante. Puis elle s'atténua. Lentement, elle se dispersa, et l'obscurité se referma.

\*        \*  
          \*

Elle se réveilla brutalement, et se redressa sur le lit. Dans les ténèbres environnantes, elle devinait la cabine familière. Mais ce moment était différent. Son coeur battait à grands coups. Sa tête tournoyait.

Elle venait de comprendre...

Elle sauta à terre et alluma la lumière. Toute nue, elle courut jusqu'à son écran qu'elle mit en marche. La même et lancinante image réapparut : celle de l'espace, avec cette lointaine lueur qui ne cessait pas.

Elle se prit la tête dans les mains, en proie à la plus grande excitation.

- Cécile, Cécile..., murmura-t-elle.

Son coeur battait de plus en plus fort. Le rêve. Elle venait de comprendre le rêve !

Ce songe qui hantait ses nuits, qu'elle venait encore de faire, elle en décelait enfin l'origine. Ses yeux dévorèrent la petite lueur sur l'écran. Le Trou Bleu. Le rêve venait de là. Cette mystérieuse flamme venait de là.

« Cécile, pensa-t-elle, ce rêve est un appel. C'est le Trou Bleu qui t'appelle. Il te demande d'aller le rejoindre...

Elle se mit à marcher de long en large. Maintenant, les choses se remettaient en place, peu à peu. Quand avait-elle fait ce rêve pour la première fois ? Quelques jours avant l'apparition du Trou Bleu sur les écrans. Et il n'avait plus cessé ensuite. C'est-à-dire pendant tout le temps où le Shaoyang-XV avait tourné en orbite autour de cette ouverture dans l'espace.

Durant cette période, plusieurs tentatives avaient été faites pour y pénétrer. Tous les appareils s'étaient écrasés sur le Mur Invisible. Tous ceux qui avaient tenté d'entrer étaient morts. Hua Yin, Tien, Sherementiekov. Mais ils n'étaient pas visités par le rêve...

Ce rêve apparaissait à Cécile, et à elle seule.

Car il s'agissait d'un appel. C'était le Trou Bleu qui l'appelait. C'était elle qu'il voulait, et personne d'autre. Elle, et elle seulement, pourrait y entrer.

Soudain, tous les tragiques événements de ces dernières semaines s'éclaircissaient, prenaient un sens, encore assez vague, mais de plus en plus concret.

Le Shaoyang-XV n'avait pas rencontré le Trou Bleu par hasard. Il avait été guidé vers lui par une force mystérieuse. La même force mystérieuse qui, inlassablement, avait fait défiler le rêve dans l'esprit de Cécile, afin de lui faire comprendre ce qu'elle venait enfin de comprendre. La même force mystérieuse qui avait dressé un Mur Invisible devant le Trou Bleu, afin de barrer la route à tous les autres.

Elle appelait une seule personne : Cécile...

Toujours tremblante d'excitation, elle s'arrêta et regarda à nouveau la petite lueur sur l'écran.

« Mais qui ? se demanda-t-elle. Qui peut-il y avoir, là-derrrière ? Et pourquoi me demande-t-il, moi ? »

Elle fit les cent pas pendant une bonne demi-heure, hésitant et hésitant encore. Après tout, rien ne la forçait : elle était totalement libre de ses mouvements. Dans quelques heures, le Shaoyang-XV allait se remettre en marche et s'éloigner. Sans doute le rêve cesserait-il alors, et elle finirait peu à peu par oublier ces journées terribles. Sa vie se poursuivrait, somme toute normale. Mais...

Mais Hua Yin était morte, Tien était mort, Sherementiekov était mort. En tentant de percer un secret qu'apparemment elle, et elle seule, pouvait percer.

Elle regarda encore la lueur sur l'écran, pas plus grosse qu'une noix.

« J'ai vécu pour rien, pensa-t-elle. Si je renonce, je continuerai à vivre pour rien.

Elle respira profondément et se redressa. Sa décision était prise.

Elle reprit sa combinaison et l'enfila. En se rhabillant, elle se sentait emplie d'une énergie nouvelle et revigorante. Tout, en fait, semblait transformé autour d'elle.

Avant d'éteindre l'écran, elle observa une dernière fois la petite lueur.

- J'arrive, murmura-t-elle. J'arrive...

Puis elle éteignit.

Des pas rapides l'amènèrent jusqu'à la porte. Au moment de sortir, elle se retourna, et regarda la cabine. Ces murs, ce lit, ces meubles qui avaient abrité tant d'années de sa vie. Laisser tout cela en arrière était comme s'arracher une partie de sa chair.

Elle haussa les épaules. Cette dernière émotion était compréhensible, mais absurde : plus rien ne la retenait.

Elle sortit. La porte se referma derrière elle, en silence.

Sa tête tournoyait pendant qu'elle marchait dans les couloirs. Elle ne répondait même pas aux saluts des gens qu'elle croisait, car elle ne les voyait plus. Elle était ailleurs.

Pour pouvoir réfléchir plus calmement, elle entra dans une cafétéria, s'accouda au comptoir et commanda une bière. En trempant ses lèvres dans la mousse, elle s'efforça de mettre de l'ordre dans ses pensées.

Voyons, elle avait décidé de quitter le Shaoyang-XV et de rejoindre le Trou Bleu. Soit. Mais comment ? Il lui fallait d'abord trouver un appareil de vol. Ensuite, il lui faudrait sortir du vaisseau spatial. Deux choses bien problématiques...

Elle se creusa longtemps la cervelle, avant de voir passer l'éclair illuminateur : les locaux d'urgence.

Car il y en avait. Au nombre de quatre, ils se situaient au bas du Shaoyang-XV. Il s'agissait de petits hangars, contenant chacun deux modules individuels prêts à partir à tout moment. C'était de là qu'on avait lancé la vaine poursuite contre Sherementiekov. Cécile savait que ces petits locaux étaient pourvus de vestiaires, avec tout le nécessaire pour sortir dans l'espace.

Cela ne devait pas lui poser trop de problèmes : le pilotage des modules faisait partie de l'entraînement de base de tous les membres de l'équipage. Elle l'avait donc appris. Bien sûr, cela remontait à bien longtemps, et ces petits appareils devaient avoir un peu évolué. Mais certainement pas au point de changer radicalement les règles de conduite. Elle pourrait donc le faire.

Le vrai problème était ailleurs. Les quatre locaux d'urgence devaient être surveillés. Comment justifier son désir soudain de s'offrir une petite promenade dans l'espace ?

Ensuite, elle réalisa l'absurdité de ses inquiétudes. Surveillance ? Mais personne ne surveillait quoi que ce soit à bord du Shaoyang-XV ! Le choc de ces dernières semaines avait été tel que tous les services s'enfonçaient dans la désorganisation. Il suffisait de marcher dix minutes à travers le vaisseau spatial pour le mesurer. Elle se dit même qu'elle pourrait atteindre la Salle de Circumsurveillance, tout en haut, sans être remarquée par personne !

C'était aussi pour cette raison, en partie, que la Commission de Direction avait pris la décision de repartir.

Dès lors, les locaux d'urgence avaient peu de chances d'être surveillés. Du moins, tous ne le seraient pas. Cécile acheva sa bière, la paya et s'en alla.

Elle emprunta un aérotram. Pendant le trajet, elle regarda discrètement les gens qui l'accompagnaient, et qu'elle connaissait pour la plupart. Elle allait les quitter, et réalisa que cela ne l'affectait pas. Non, elle ne regretterait personne. Ceux qu'elle aurait pu regretter étaient morts.

Parvenue à destination, elle descendit de l'aérotram et marcha encore cinq bonnes minutes. Elle déboucha sur la Grande Cale. La vaste pièce était toujours violemment éclairée, mais tous les appareils de vol étaient sagement alignés le long des murs. Une impression d'immobilité, presque d'abandon. A l'image de tout le Shaoyang-XV.

Cécile s'efforça de situer l'endroit où elle se rendait. Elle croyait se souvenir qu'il se trouvait un peu sur la gauche, et se dirigea vers cette direction. Une petite porte, presque banale, lui confirma qu'elle avait eu raison.

Elle se retourna avec précaution. Dans la Grande Cale, elle vit les silhouettes de trois techniciens qui la traversaient très lentement, l'air de beaucoup s'ennuyer. Sur les postes d'observation, aucun agent de sécurité. En levant les yeux, elle aperçut la baie vitrée de la salle d'ordres. Un homme s'y trouvait certainement, mais il devait somnoler.

Comme elle l'avait prévu, il n'y avait aucun garde devant la porte. Elle l'ouvrit doucement et se glissa dans une pièce obscure. Après avoir refermé, elle chercha à tâtons le commutateur. La lumière fit apparaître un petit vestiaire, avec des armoires et quatre scaphandres blancs accrochés au mur.

Elle les examina un par un, cherchant sa taille. Mais aucun ne correspondait tout-à-fait. Tant

pis, elle prit celui qui s'en approchait le plus.

Elle se débarrassa de sa combinaison jaune, et entreprit de revêtir le scaphandre. Cela s'avéra assez dur : le manque d'habitude lui avait fait perdre beaucoup de gestes.

Quand ce fut fait, elle s'assura que tous les accessoires étaient présents et en état de fonctionner. C'était bien le cas. Alors, elle ouvrit une des armoires : celle-ci contenait des casques. Là aussi, elle dut chercher celui qui correspondait au scaphandre qu'elle portait. Elle le trouva et le coiffa. Ses doigts gantés firent claquer le mécanisme de fermeture.

Elle était à présent équipée pour sortir dans l'espace. Derrière la visière, son visage se montrait calme. Seuls quelques muscles frémissaient encore d'excitation.

Car elle réfléchissait toujours. Il lui fallait bien calculer le délai dont elle allait disposer. Dès que le module sortirait, un mécanisme d'alerte se déclencherait dans le service des pilotes. Cela ne les troublerait certainement pas dans un premier temps. Ce genre d'alerte était souvent causé par un incident technique.

Ensuite, elle s'éloignerait des flancs du Shaoyang-XV, et serait irrémédiablement repérée par la Salle de Circumsurveillance. Le temps de faire demi-tour et de prendre la direction du Trou Bleu, et l'alarme serait donnée.

Après ? Tout dépendrait de la rapidité de décision des uns et des autres. Mais un certain temps s'écoulerait certainement avant que les autres modules soient lancés à sa poursuite. En mettant les choses au pire, cela lui laisserait un délai d'une bonne vingtaine de minutes. Largement suffisant pour prendre une avance importante. A condition, bien entendu, de ne commettre aucune erreur de pilotage.

Aussitôt dit, aussitôt fait, elle se présenta devant la porte du fond, qui donnait sur un sas. Elle l'ouvrit et s'y glissa. Conformément à ce qu'elle avait appris, elle y resta trois minutes. Le temps de s'assurer qu'aucune fuite d'air ne s'y manifestait.

Puis elle ouvrit la seconde porte, qui donnait sur le hangar. Celui-ci était une petite pièce, mollement éclairée par une lumière en demi-teinte. A l'intérieur, elle vit deux modules individuels qui sommeillaient.

Elle s'approcha du premier. Le cockpit était ouvert. Difficilement, car le scaphandre l'alourdissait, elle parvint à se hisser et à se laisser tomber dans l'habitacle. Elle se cala sur le siège, étendit les jambes. Ses mains cherchèrent la ceinture de sécurité, la bouclèrent.

En appuyant sur un bouton, elle établit le contact. Les cadrans des commandes s'illuminèrent joyeusement, comme des guirlandes sur un arbre de Noël. Elle passa cinq bonnes minutes à examiner tout ce qui l'entourait, afin de bien se repérer. Apparemment, aucun problème ne se présentait : elle arrivait à identifier tous les cadrans et tous les boutons.

Il ne lui restait plus qu'à partir. La porte extérieure du hangar était le mur en face d'elle. Il s'ouvrait par télécommande. Elle respira profondément sous son casque. Ses doigts tremblotaient un peu. Elle appuya sur le bouton.

Le mur glissa rapidement vers la droite. L'effroi parcourut alors le dos de Cécile. Elle voyait devant elle l'espace, le vide sidéral qui allait la happer. Mais elle se reprit très vite.

« Il faut y aller, ma petite », se dit-elle.

L'instant d'après, le module individuel s'élançait et sortait des flancs du Shaoyang-XV.

La vitesse du petit appareil la surprit, mais elle le laissa aller et attendit près de deux minutes avant de bifurquer, très lentement, sur la droite. Le module décrivit ainsi une large et majestueuse courbe. Cécile voyait les étoiles se déplacer.

Puis elle aperçut une énorme masse blanchâtre qui flottait dans l'espace, avec quelques hublots illuminés, et qu'elle regarda. Le Shaoyang-XV. Le vaisseau spatial dans lequel elle venait de vivre pendant près d'un demi-siècle. Elle le regarda s'éloigner, sans émotion particulière.

Simplement, elle leva les yeux, vers le sommet du grand fuselage. Là-bas, dans la Salle de Circumsurveillance, l'alerte avait déjà dû être donnée. Les messages devaient courir sur les écrans, et on devait déjà se demander quel était ce module perdu dans l'espace.

En fait, cela ne l'intéressait plus. Elle se concentrait sur le pilotage. Quelques étoiles la saluaient, mais elle ne voyait qu'une petite lueur, juste devant elle, et vers laquelle elle se dirigeait.

Au bout de dix minutes, comme elle l'avait prévu, les écouteurs de son casque grésillèrent.

Une voix l'interpella.

- Allô, allô, qui êtes-vous ? Nous vous avons repéré sur nos écrans. Pourquoi avez-vous quitté le vaisseau ? Revenez immédiatement.

Elle se garda bien de répondre, naturellement. La voix insista.

- Allô, allô, vous vous êtes emparé d'un module individuel et vous êtes sorti dans l'espace sans autorisation. Ce que vous faites est contraire au règlement, et d'autre part vous risquez votre vie : vous êtes seul dans l'espace, sans protection, et l'autonomie de ces appareils est limitée. Allô, allô, répondez-moi. Vous...

Sans brutalité, mais fermement, Cécile coupa le contact sonore, et par là-même, le dernier cordon ombilical qui la reliait à ce qui avait été sa vie.

Puis elle regarda devant elle. Cette fois-ci, elle était partie. Définitivement.

Le trajet dura trois quarts d'heure. Devant elle, la lueur grandissait. Elle s'élargissait, se dilatait peu à peu. En même temps, elle changeait de couleur : la lumière blanchâtre virait au bleu. Quand elle fut tout près, Cécile écarquilla les yeux, émerveillée.

- Ce n'est pas possible, murmura-t-elle. On dirait la Terre...

En effet, le grand cercle évoquait curieusement sa lointaine planète natale. D'ailleurs, elle ne pouvait le quitter des yeux. Elle semblait le voir pour la première fois. Bien sûr, elle avait déjà pu l'admirer longuement sur les écrans. Mais à présent, elle le voyait de près et découvrait, fascinée, à quel point le Trou Bleu était beau, merveilleux, magique.

Comme elle comprenait maintenant la folie qui avait saisi Tien et Sherementiekov...

Elle observa ses instruments de contrôle, pour voir si les poursuivants venus du Shaoyang-XV ne la rattrapaient pas. Elle en repéra quelques-uns, effectivement, mais encore assez loin. Elle aurait tout le temps de mettre son projet à exécution.

Elle se plaça donc sur orbite. Le module décrivit rapidement une révolution autour du Trou Bleu, avant de revenir devant celui-ci. Des chiffres sur un cadran indiquèrent la trajectoire à suivre. Cécile immobilisa l'appareil.

A ce moment, seulement, elle pensa au Mur Invisible. Allait-elle s'écraser dessus et exploser, comme les autres ? Tant pis, l'idée de retourner au Shaoyang-XV ne l'effleura même pas.

Sous le casque, elle s'efforça de rythmer sa respiration. Ses yeux se plissaient, observant encore et encore ce gigantesque puits bleu qui allait l'engloutir. Assez d'hésitations. Il fallait y aller.

Elle appuya sur le bouton. Le module s'élança à toute allure.

Le grand mur bleu approcha comme une menace terrifiante. Cécile, écrasée sur le siège, ne pouvait plus rien faire pour retenir l'appareil. Celui-ci, tel un moustique insignifiant, plongea dans le Trou Bleu. Il y disparut.

Dans le cockpit, Cécile attendait. Elle attendait le choc contre le Mur Invisible. Car elle n'en doutait plus : elle allait le heurter, exploser et mourir. Comme les autres. Elle ne pouvait stopper cette chute mortelle.

Alors, elle attendit. Rien ne vint. Aucun obstacle, aucun choc. Que se passait-il ?

En fait, elle ne voyait plus grand-chose, car ses paupières, alourdies par l'accélération, s'abaissaient inexorablement. Mais elle le sentait bien : elle s'enfonçait dans le Trou Bleu.

Où était donc le Mur Invisible ? Elle attendait de le heurter et d'exploser. Un long moment s'écoula. Toujours rien. Le module avançait encore à une vitesse vertigineuse.

Alors, le peu de conscience qui restait à Cécile s'éveilla, et elle frissonna de tout son être. Sous le coup de la pensée qui l'envahissait.

Elle était entrée dans le Trou Bleu...

Si elle n'avait pas heurté le Mur Invisible, c'est parce que celui-ci n'était plus là. Il s'était volatilisé. Il avait disparu.

Ce mur qui avait résisté à des charges assez fortes pour détruire des planètes entières et à l'impact de puissants astronefs, qui semblait indestructible, s'était écarté ? Pour laisser passer Cécile. Elle, et elle seulement.

Elle savait déjà que tous ceux qui essaieraient d'entrer ensuite échoueraient à leur tour. Elle, et elle seule, avait pu passer. Car le Mur Invisible s'était écarté. Pour elle.

Elle était entrée dans le Trou Bleu...

Et elle était le seul être humain dans l'univers à pouvoir le faire. Cela aussi, elle le sut.

Après avoir pris conscience de cela, elle se demanda simplement ce qui l'attendait...

## XVII

Cécile n'eut pas le temps de réfléchir, ni de s'étonner. A peine le mur franchi et refermé derrière elle, le module fut happé et aspiré par une force incroyable. Aucune civilisation humaine n'avait jamais pu produire une force comparable.

Elle se vit plonger dans un océan bleu, moutonneux et écumant.

A cinquante centimètres de son visage, la vitre se recouvrit de bleu, ce qui obstrua complètement sa vue. La peur la fit crier à nouveau, lui faisant s'imaginer que la mousse qui l'enveloppait allait faire éclater le cockpit et inonder l'habitacle.

Mais son cerveau fonctionnait encore, et elle comprit soudain. Cette mousse n'existait pas. Le bleu qui l'entourait n'était qu'une illusion d'optique, produite par la lumière des étoiles, qui parvenait jusque-là.

D'ailleurs, elle s'éclaircissait, s'écartait. A travers les dernières volutes bleuâtres qui s'échappaient, elle vit tout à coup où elle tombait.

Dans un immense, gigantesque tunnel...

Les parois se teintaient parfois de bleu sur la droite. Mais devant elle, Cécile ne voyait rien. Le module était aspiré par une force incommensurable.

Affolée, elle voulut appuyer sur le bouton des rétrofusées. Mais la vitesse plaquait son bras sur le siège. Elle dut faire un effort surhumain pour le soulever. Son doigt ganté appuya sur le bouton.

Elle vit deux éclairs éclater devant elle. Une flamme, de la fumée. Mais le module poursuivait sa chute inexorable. Les pauvres rétrofusées n'avaient rien pu contre cette incroyable aspiration.

Cécile commençait à souffrir. La vitesse l'écrasait sur le siège. Son dos l'y enfonçait presque. Elle s'attendait à traverser le module et à le quitter par l'arrière.

Derrière la visière du casque, son visage grimaçait horriblement. Ses yeux s'écarquillaient à éclater. Comment son cœur pouvait-il résister à une telle vitesse ? Des douleurs la prenaient au dos, aux cuisses et aux bras. Elle devinait, plus qu'elle ne les sentait, des déchirures musculaires, des os qui menaçaient de rompre.

Le module tombait toujours. Elle s'aperçut que le tunnel n'était pas droit, mais décrivait des courbes.

Elle vit soudain s'approcher la grande paroi bleue. Heureusement, la force d'aspiration était telle qu'elle l'empêcha de s'y écraser. Le même phénomène se produisit 3 ou 4 fois.

L'insoutenable torture semblait ne jamais devoir prendre fin. Quand Cécile aperçut devant elle une grande tache noire. Elle comprit qu'elle atteignait le bout du tunnel.

La grande tache approcha à une telle allure qu'elle se fit menaçante. Cécile s'imagina qu'elle allait s'y écraser.

Au lieu de cela, le module jaillit brutalement dans le vide.

Plus rien ne l'aspirait, mais la vitesse acquise le propulsait dans l'espace.

Cécile vit des poussières d'étoiles, mais celles-ci tournoyaient. Elle crut que la longue chute avait provoqué en elle des vertiges. Mais elle constata ensuite que la vitre tournoyait aussi, que ses bras battaient contre les flancs de l'habitacle.

Elle comprit que le module s'en allait en tonneaux, privé de tout contrôle. Il ballotait dans tous les sens.

Son casque se cognait un peu partout, lui protégeant la tête. Mais sa vue se brouilla, s'injecta de sang. Elle tenta une dernière fois d'atteindre le levier de commande, puis s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, elle vit tout d'abord un chiffon collé contre la visière de son casque. Un vulgaire bout de torchon qu'on employait pour frotter les vitres des cadrans, et que le ballotement du module avait jeté par là.

Elle tenta de bouger. De fortes douleurs la firent tressaillir. Des ecchymoses un peu partout, des traumatismes légers aussi, et peut-être une ou deux fractures. Tel fut son diagnostic mental.

Pourtant, elle devait bouger. Elle parvint à tourner les yeux vers la vitre. A travers celle-ci, elle aperçut quelques étoiles. Apparemment, rien autour d'elle.

Et le grand tunnel qui l'avait amenée jusque-là ? Et le Trou Bleu ? Ils semblaient disparus aussi.

Elle comprit que le module s'était retourné. Tout le poste de pilotage nageait dans l'obscurité. Seule la maigre lumière des étoiles lui permettait d'entreapercevoir quelque chose.

Elle tourna encore la tête. Tous les cadrans étaient noirs. Le module flottait doucement dans l'espace, privé de toute énergie. Une mèche de cheveux gênait l'oeil droit de Cécile. Elle leva le bras pour l'écarter : la main gantée s'écrasa sur la visière du casque. Elle avait oublié qu'elle portait un scaphandre.

Ensuite, elle chercha à tâtons le bouton de contact. Il fallait réanimer ce corps inerte qu'était le module. Enfin, il fallait essayer de faire quelque chose...

Après quelques instants de recherche, elle situa le bouton. Le doigt ganté appuya dessus. Rien. Pas de lumière. Pas la moindre étincelle d'énergie.

Elle s'efforça de frôler ensuite le contact du moteur de secours, totalement autonome. Rien non plus.

Mais savait-elle seulement où elle se trouvait ?

Elle regarda à travers la vitre, et constata plusieurs détails qu'elle n'avait pas remarqués auparavant. Dans l'espace qui l'entourait, elle voyait des étoiles. Mais elles ne ressemblaient pas à celles qu'elle avait connues.

Celles-ci n'étaient pas blanches, mais bleuâtres. En fait, d'une couleur indéfinissable pour elle. En tournant la tête, elle crut même apercevoir une nébuleuse. Mais cette dernière ne ressemblait pas non plus aux nébuleuses qu'elle avait jadis vues.

En fait, les mots lui manquaient pour définir ce qu'elle voyait ou qu'elle croyait voir.

Elle se souvint alors. La chute interminable et terrifiante... Elle comprit qu'en passant à travers le Trou Bleu, elle avait quitté son univers. Elle était maintenant ailleurs.

Cette certitude balaya ses dernières hésitations. Sa main gantée chercha l'ouverture du cockpit. Celle-ci claqua sèchement. Cécile fit glisser la vitre qui la séparait du vide. Puis elle chercha la boucle de sa ceinture de sécurité. Il lui fallut près de 30 secondes pour la défaire.

Elle se cogna encore sur beaucoup de choses, mais cela lui était égal. Avec quelques contorsions, elle se laissa tomber en-dehors de l'habitacle.

Une sensation de légèreté, de liberté, de bien-être. Puis un choc sur son casque. Elle avait heurté le flanc du module. Elle tourna la tête : le petit appareil qui l'avait transportée s'éloignait tout doucement. Comme un corps privé de vie. Tel quel, il n'évoquait plus rien. Pas même un radeau de sauvetage.

Elle se détourna, et se rendit compte de sa situation. Elle flottait dans l'infini. Sa réserve d'oxygène ne passerait pas une demi-heure. Mais quelle importance, puisqu'elle ne pouvait de toute façon aller nulle part ?...

Elle mit ainsi plusieurs minutes à s'apercevoir de ce qui lui arrivait. Elle flottait, certes, mais pas n'importe comment : en fait, elle se mouvait dans une direction bien précise. Celle d'une poussière d'étoiles.

La peur la reprit. Mais elle se rassura vite : elle n'était plus dans son univers. Elle était ailleurs. Les règles de jadis n'avaient plus cours par ici.

Elle vit donc s'approcher la poussière d'étoiles qui finit par emplir toute sa vue. Puis elle plongea à l'intérieur. Une intense lumière la baigna, évoquant un grand feu. Sans peur, elle continuait à flotter.

La lumière diminua d'intensité et s'obscurcit. Enfin, Cécile se vit déboucher à nouveau dans l'espace. Elle retrouva le vide sidéral et les étoiles.

Elle comprit, sans savoir comment, qu'elle avait encore changé d'univers. Elle était maintenant dans un autre ailleurs.

Mais elle se sentait fatiguée, très fatiguée. Si fatiguée que son corps lui faisait horriblement mal. Soudain, elle eut l'impression de glisser, et ne comprit pas tout-de-suite. Puis elle regarda sur le côté et vit quelque chose qui flottait mollement.

Ce quelque chose, c'était elle. C'était son corps revêtu du scaphandre blanc.

Elle comprit. Elle s'était décorporée. Elle avait quitté son enveloppe charnelle et n'était désormais plus qu'une âme. Son corps, vidé de toute substance, s'éloignait doucement vers l'immensité de l'espace où il allait se perdre à jamais.

Qu'importait. Elle était à présent ce qu'elle était, et elle ne pensait qu'à aller plus loin, toujours plus loin.

Mais elle s'aperçut ensuite qu'elle se déplaçait à une vitesse incroyable. En un seul élan, elle franchit une distance équivalant à plusieurs centaines de milliers d'années-lumière. En forçant encore un peu l'allure, elle sauta des millions de galaxies.

D'ailleurs, elle se sentait très bien, découvrant avec bonheur ce nouvel état.

Elle passa ainsi d'univers en univers sans aucun effort. Les étoiles se succédaient, en groupes, en amas, ou alternant avec des nébuleuses et des comètes. Mais elle s'aperçut ensuite que les astres se faisaient plus rares. Devant elle, une grande zone totalement noire s'élargissait.

Elle comprit qu'elle arrivait au bout. Qu'elle allait enfin savoir.

Quelques dernières étoiles. Quelques dernières lucioles. Puis plus rien. L'obscurité totale.

Elle comprit encore mieux. Elle était arrivée au bout. Au bout de l'Univers. Au-delà des étoiles.

\* \*  
\*

Elle aurait dû avoir peur. Peur ? Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse.

Elle resta dans l'obscurité pendant un long moment, sans impatience, sans appréhension. Ces mots n'avaient plus de sens pour elle.

Soudain, la voix résonna.

« Enfin, tu es venue... »

Elle aurait dû sursauter, s'interroger. Au contraire, la joie l'inonda. Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse.

La voix ne venait pas de l'extérieur. En fait, elle ne venait de nulle part. Cécile l'entendait résonner en elle-même. Comme si elle l'avait toujours portée. Elle attendit la suite. La voix reprit.

« Je t'ai attendue pendant très longtemps. Je t'ai vue approcher. Le Trou Bleu que vous aviez découvert était l'ouverture du chemin menant jusqu'à moi. D'autres ont essayé d'entrer, mais je leur ai fermé le passage. C'était toi que je voulais. A toi, et à toi seulement, j'ai ouvert le passage, pour te permettre de parvenir jusqu'ici. C'est moi qui t'ai fait venir. C'est moi qui ai guidé ton voyage. Le vaisseau spatial qui t'a amenée s'est déjà éloigné, et les membres de son équipage, tes anciens amis, ne sauront jamais ce que tu es devenue... »

Cécile s'entendait respirer. Parfaitement rassurée, elle écoutait les paroles de la voix.

« Je sais que tu te poses beaucoup de questions, mais je vais y répondre. Tu t'étonnes sans doute de ne pas me voir, de ne pas discerner à quoi je ressemble. Mais c'est tout-à-fait normal. Toi-même, comme tu l'as remarqué, tu as quitté ton enveloppe charnelle. Tu n'es plus qu'une présence spirituelle. Eh bien, il en est de même pour moi. C'est pourquoi tu ne me vois pas, et tu ne me verras jamais... »

Cécile gardait encore quelques souvenirs de son passé. Mais ils s'estompaient rapidement.

« Je vais maintenant tout te dire. Mais, pour être parfaitement clair, je devrai diviser mon

discours. Je te dirai d'abord qui je suis, et ensuite pourquoi je t'ai fait venir jusqu'ici... »

Silence. L'obscurité donnait l'impression de s'épaissir encore un peu.

« Qui je suis... En vérité, tu m'as toujours connu, ainsi que ceux de ta race. Mais de façon abstraite. Voilà bien longtemps, si longtemps que mes propres souvenirs se font flous, j'ai été choisi, comme je viens de te choisir. On m'avait désigné pour une certaine tâche. Je regardai autour de moi et je vis qu'il n'y avait rien.

« Je commençai alors par créer l'espace. Mais dans l'espace même, il n'y avait toujours rien. Alors, je créai le temps, et lui permis de se mettre en marche. Mais le temps, à lui seul, était stérile. Alors, je créai la matière, et je la mêlai au temps, de façon à les obliger à avancer de concert. Le temps et la matière. Voilà quelle fut mon oeuvre. Car le reste, tout le reste, découlait de cela.

« Je pris l'ensemble temps-matière et je le divisai en cellules. Souviens-toi, quand tu menais ta vie antérieure, ton corps humain était divisé en milliards de cellules, et dans chacune d'elles, tu avais des microbes, qui menaient leur existence, sans se douter un seul instant qu'ils faisaient partie de toi. Eh bien, toi-même, tu étais un de mes microbes. Car tu vivais dans une des milliards de cellules qui me composaient.

« A l'intérieur de toutes ces cellules, le mélange temps-matière avait produit d'énormes boules incandescentes. Je les fis exploser, et les particules s'éparpillèrent. Dans ta cellule (ou dans ton univers, pour employer ton ancien vocabulaire), ces particules devinrent les étoiles, et les débris de matière devinrent les planètes. Dans d'autres cellules, ces mêmes particules donnèrent des résultats complètement différents, comme tu le découvriras par toi-même.

« Après autant de travail, il n'y avait toujours rien, ou presque. Mais ces morceaux de matière, devenus planètes, allaient me permettre de continuer. Les rayons des étoiles, qui les réchauffaient, s'avérant insuffisants, je créai le plus important pour elles : l'air. Celui-ci me permit de créer le deuxième élément : le feu. Pour diminuer l'emprise de celui-ci, je créai le troisième : l'eau. Enfin, faisant ressurgir les dernières parcelles de matière, je créai la terre. Air, feu, eau, terre. La vie que tu as connue était bâtie toute entière avec ces quatre éléments.

« Tout cela m'avait pris un temps que tu n'aurais pu concevoir auparavant. Mais que tu pourras concevoir bientôt. Mon oeuvre et mon existence commençaient à toucher à leur terme, lorsque je pus créer enfin ce que je voulais créer depuis le début : une minuscule molécule que vous autres, êtres humains, avez baptisée la vie.

« Oui, je créai cette vie, et je la protégeai. Car elle était bien frêle à ses débuts. Sur ta planète, je me souviens que je la fis naître au fond de l'eau. Parce que c'était là, à l'abri de l'air et du feu, qu'elle pouvait le mieux se développer. Beaucoup plus tard, quand elle fut fermement implantée, je l'aidai à ramper sur la terre.

« Le reste ne me concernait plus. La vie grandit, s'épanouit sur ta planète. Elle se divisa en une multitude de formes. L'une d'elles, rendue intelligente par une vie arboricole à l'origine, devint l'espèce humaine, à laquelle tu appartenais.

« Les êtres humains ont toujours soupçonné mon existence. Dès leurs premiers pas, ils commencèrent à m'imaginer. Ou, du moins, ils essayèrent. Ils modulèrent des statuettes d'argile, sculptèrent des morceaux de bois, jetèrent des dessins sur les parois des cavernes. Et c'était à moi qu'ils s'adressaient à travers ces dérisoires tentatives. Plus tard, ils élevèrent des temples, et célébrèrent des offices en mon honneur. Dans leurs prières, ils m'appelaient Amon, Mardouk, Zeus, Jupiter, et de mille autres noms.

« Plus tard encore, ils changèrent leurs coutumes, leurs langues, et m'appelèrent autrement : Yahvé, Allah, Dieu... C'est probablement sous ce dernier nom que tu as entendu parler de moi.

« Mais les êtres humains n'étaient pour moi que des microbes, et l'univers où ils vivaient ne représentait qu'une petite cellule, parmi les milliards qui me composaient. De temps en temps, ils prenaient un microscope pour observer des bactéries. De même, il m'arrivait de m'attarder sur eux. Mais leurs passions, leurs bons ou mauvais sentiments me paraissaient si éloignés de moi que je ne voyais pas l'utilité de m'en mêler.

« Voilà qui je suis et ce que j'ai fait. Tu décideras par toi-même si mon oeuvre fut bonne ou mauvaise, et si je mérite ton admiration ou ta réprobation. Tout cela fut long, très long, et parfois

un peu fatigant. Mais mon voyage arrive à son terme. Car nul n'est éternel. Pas même moi.

« Il y a très longtemps, je fus choisi pour faire ce que je viens de te raconter. Aujourd'hui, avant de m'éteindre, c'est à moi de choisir quelqu'un pour me succéder. »

La voix se tut un instant. Cécile attendit la suite, dans une totale sécurité.

« Car j'en arrive à la deuxième partie de mon explication : pourquoi je t'ai fait venir jusqu'ici, pourquoi je t'ai permis de me rencontrer alors qu'aucun être humain n'avait jamais pu le faire.

« Je t'ai fait venir parce que c'est toi que j'ai choisie. J'ai fait approcher ton vaisseau spatial du Trou Bleu, qui était un passage entre ton monde et le mien. Je t'ai fait franchir une à une toutes les cellules qui te séparaient de moi. Et maintenant, tu es tout près de moi. Tu as quitté ton enveloppe humaine. Tu as abandonné ta vie antérieure. Tu es prête à me succéder.

« Des conseils, je ne peux malheureusement pas t'en donner. Car être ce que j'ai été représente une tâche au-dessus des recommandations. Mais je te fais confiance. Si je t'ai choisie, c'est parce que je sais que tu en es digne.

« Pour l'instant, tu es dans l'obscurité. Quand ma voix se taira, une grande lumière t'enveloppera. N'aie aucune crainte : ce sera moi, en train de me consumer. Ensuite, les ténèbres se dissiperont et l'univers que j'ai créé sera à toi. Tu pourras en faire ce que bon te semblera. Mais, je te le répète, je te fais confiance. Je suis certain que tu occuperas dignement ma place.

« Voilà. Je suis donc parvenu au bout de ce si long chemin. Ton arrivée est pour moi une sorte de soulagement. Je vais pouvoir m'en aller l'esprit tranquille. Je te salue une dernière fois, et je vais me consumer. A jamais. »

La voix disparut définitivement. Il y eut un long moment de silence.

Puis une flamme surgit dans l'obscurité. Toute petite d'abord, elle grandit rapidement et le feu enveloppa Cécile. Cette lumière... Elle la reconnaissait. C'était celle qu'elle avait rêvée pendant ses dernières nuits d'être humain sur le vaisseau spatial. Le rêve. Ce rêve qui l'avait hantée. Et qui se faisait maintenant réalité.

Comme dans le songe, le feu atteignit son paroxysme, puis diminua d'intensité, et s'étouffa par lui-même. Ensuite, une obscurité reposante s'étala.

\* \*  
\*

Elle resta isolée dans les ténèbres pendant un certain temps. En fait, elle n'était guère pressée. Pourquoi donc ? Jamais elle ne s'était sentie aussi heureuse.

L'obscurité se dissipa très doucement, presque imperceptiblement. Une petite flamme s'accrocha dans un coin, timide et tremblante. C'était une étoile.

Une autre apparut, tout-à-fait à l'opposé. Puis une autre. Les petites lucioles s'excusaient presque de se montrer.

Celle qui s'était jadis appelée Cécile Montigny regarda autour d'elle. Elle vit.

Elle vit l'Univers comme jamais elle ne l'avait vu. Elle mesura alors la grandeur de l'oeuvre de celui qui l'avait précédée.

Elle observait les milliards et milliards de cellules qui composaient désormais son royaume. Dans un coin, très reculé, elle apercevait un insignifiant grain de poussière blanc. En le regardant plus attentivement, elle le reconnut. Ce grain de poussière était son univers, celui où elle avait vécu, et qui lui avait toujours semblé inimaginablement grand. Maintenant, elle le voyait comme un minuscule électron, sans intérêt.

Que lui importait ? Le reste, tout le reste, s'étalait devant elle. Les milliards d'univers contenant d'autres univers et contenus eux-mêmes dans d'autres univers. Chaque monde était le microbe d'un autre monde, qui était lui-même poussière dans un autre monde encore.

L'infiniment petit. Et l'infiniment grand.

Et au-dessus, il y avait elle. Cela, tout cela, lui appartenait dorénavant.

Elle était la nouvelle souveraine de l'Univers. Elle était Dieu.

Qu'allait-elle faire ? Elle avait le temps d'y penser. Maintenant, elle avait tout le temps pour elle. Tout le temps, et toute la matière.

Elle marqua une dernière hésitation. Puis elle s'avança vers les étoiles.  
Vers sa nouvelle existence.

© Anice-Fiction - All rights reserved - Tous droits réservés